

nt à chercher le mot. Ce mot vient de m'être révélé, quitte à entrer dans vos secrets plus avant qu'il ne vous convient, j'ai cru devoir vous le transmettre sans tard.

Sur les protestations d'absolue confiance que je m'empressai de lui adresser, Mlle de Porhoët continua, dans un langage doux et ferme :—Mme Aubry est venue me trouver ce soir en catimini ; elle a débuté par me jeter ses vilains bras autour du cou, ce qui m'a fort déplu ; puis, à travers mille jérémiades personnelles que je vous épargne, elle m'a suppliée d'arrêter ses parentes sur le bord de leur ruine. Voici ce qu'elle a appris en écoutant les portes, suivant sa gracieuse habitude : ces dames félicitent en ce moment l'autorisation d'abandonner leurs biens à une congrégation de Rennes, afin de s'opprimer entre Marguerite et vous l'inégalité de fortune qui vous sépare. Ne pouvant vous faire riche, elles font pauvres. Il m'a semblé impossible, mon cousin, de vous laisser ignorer cette détermination, également sage de ces deux âmes généreuses et de ces deux têtes américaines. Vous m'excuserez d'ajouter que votre devoir est de rompre ce dessein à tout prix. Quels sentiments il prépare infailliblement à nos amies, de quelle responsabilité terrible il vous menace, c'est ce qu'il est inutile de vous dire : vous le comprenez aussi bien que moi à vue de pays. Si vous pouviez, mon ami, accepter à cette heure la main de Marguerite, cela finirait tout autrement mieux du monde ; mais vous êtes lié à cet égard par un engagement qui, tout aveugle, tout imprudent qu'il a été, n'en est pas moins obligatoire pour votre honneur. Il ne vous reste donc qu'un parti à prendre : c'est de quitter ce pays sans délai et de couper pied résolument à toutes les espérances que votre présence ici a pour effet inévitable d'entretenir. Quand vous ne serez plus là, il me sera plus facile de ramener ces deux enfants à la raison.

—Eh bien ! je suis prêt ; je vais partir cette nuit même.

—C'est bien, reprit-elle. Quand je vous donne ce conseil, mon ami, j'obéis moi-même à une loi d'honneur en rigoureuse. Vous charmez les derniers instants de votre longue solitude : les plus doux attachements de la vie, perdus pour moi depuis tant d'années, vous m'en ont fait rendre l'illusion. En vous éloignant, je fais mon devoir. — Elle se leva et me regarda un moment sans parler.—On n'embrasse pas les autres gens à mon âge, reprit-elle en souriant tristement, mais les bêtes. Adieu, cher enfant, et merci. Que le bon Dieu vous soit en aide !—Je baisai ses mains tremblantes, et elle me quitta avec précipitation.

Je fis à la hâte mes apprêts de départ, puis j'écrivis quelques lignes à Mme Laroque. Je la suppliais de prononcer une résolution dont elle n'avait pu mesurer l'importance, et dont j'étais fermement déterminé, pour ma part, à ne point me rendre complice. Je lui donnais ma parole, — elle savait qu'on pouvait y compter, — que je n'accepterais jamais mon bonheur au prix de sa ruine. Elle terminait, pour la mieux détourner de son projet insensé, j'ai parlais vaguement d'un avenir prochain où je feignais d'entrevoir des chances de fortune.

Je profitai des dernières heures de la nuit pour me faire adieu secrètement dans la petite ville voisine, et j'ai pu ce matin la voiture de Rennes. Demain soir, je serai à Paris. Pauvreté, solitude, désespoir, — que j'y avais laissés, je vais vous retrouver ! — Dernier rêve de jeunesse, — adieu du ciel, adieu !

A minuit, quand tout fut endormi, je dis adieu, un adieu cruel, à ma retraite, à cette vieille tour où j'avais tant souffert, — où j'avais tant aimé ! — et je me glissai dans le château par une porte dérobée dont on m'avait confié la clef. Je traversai furtivement, comme un criminel, les galeries vides et sonores, me guidant de mon mieux dans les ténèbres ; j'arrivai enfin dans le salon où je l'avais vue pour la première fois. Elle et sa mère l'avaient quitté depuis une heure à peine ; leur présence récente s'y trahissait encore par un parfum doux et tiède dont je fus subitement enivré. Je cherchai, je touchai la corbeille où sa main avait remplacé peu d'instant auparavant, sa broderie commencée. Hélas ! mon pauvre cœur ! — Je tombai à genoux devant la place qu'elle occupe, et là, le front battant contre le marbre, je pleurai, je sanglotai comme un enfant... Dieu que je l'aimais !

Paris.....

Le lendemain dans la matinée, comme j'allais me rendre au chemin de fer, une voiture de poste était dans la cour de l'hôtel, et j'en vis descendre le vieil Alain. Son visage s'éclaira quand il m'aperçut. — Ah monsieur, quel bonheur ! vous n'êtes point parti ! voici une lettre pour vous. — Je reconnus l'écriture de Laubépin. Il me disait en deux lignes que Mlle de Porhoët était gravement malade, et qu'elle me demandait. Je ne pris que le temps de faire changer les chevaux, et je me jetai dans la chaise, après avoir décidé Alain, non sans peine, à y prendre place en face de moi. Je le pressai alors de questions. Je lui fis répéter la nouvelle qu'il m'apprit, et qui me semblait inconcevable. Mlle de Porhoët avait reçu la veille, des mains de Laubépin, un pli ministériel qui lui annonçait qu'elle était mise en pleine et entière possession de l'héritage de ses parents d'Espagne. — Et il paraît, ajoutait Alain qu'elle le doit à monsieur, qui a découvert dans le colombier de vieux papiers auxquels personne ne songeait, et qui ont prouvé le bon droit de la vieille demoiselle. Je ne sais pas ce qu'il y a de vrai là-dedans : mais, si ça est, dommage, me suis-je dit, que cette respectable personne ne soit mis en tête ses idées de cathédrale, et qu'elle n'en veuille pas démordre... car notez qu'elle y tient plus que jamais, monsieur... D'abord, au reçu de la nouvelle, elle est tombée raide sur le parquet, et on l'a crue morte ; mais, une heure après, elle s'est mise à parler sans fin ni trêve de sa cathédrale du chœur et de la nef, du chapitre et des chanoines, de l'aile nord à l'aile sud, si bien que pour la calmer il a fallu lui amener un architecte et des maçons, et mettre sur son lit tous les plans de son maudit édifice. Enfin, après trois heures de conversation là-dessus, elle s'est un peu assoupie ; puis, en se réveillant, elle a demandé à voir monsieur... monsieur le marquis (Alain s'inclina en fermant les yeux), et on m'a fait courir après lui. Il paraît qu'elle veut consulter monsieur sur le jubé.

Cet étrange événement me jeta dans une profonde méprise. Cependant, à l'aide de mes souvenirs et des détails confus qui m'étaient donnés par Alain, je parvins à en trouver une explication que des renseignements plus positifs devaient bientôt me confirmer. Comme je l'ai dit, l'affaire de la succession de la branche espagnole des Porhoët avait traversé deux phases. Il y avait eu d'abord entre Mlle de Porhoët et une grande maison de Castille un long procès que ma vieille amie avait fini par perdre en dernier ressort ; puis un nouveau procès, dans lequel Mlle de Porhoët n'était pas même en cause, s'était élevé, au sujet de la même succession, entre les héritiers espa-